

### III. Les églises de Saint-Gondran et de Québriac, les châteaux de La Chapelle Chaussée et de Beauvais

#### 1. - SAINT-GONDRAN.

Une tradition veut que Saint-Gondran dût sa naissance à un hôpital dépendant de Tinténiac et l'église en eût été la chapelle.

C'est avec certitude que, dès 1202, la chapelle de Saint-Gondran était une possession des religieuses de l'abbaye de Saint-Georges de Rennes. L'évêque de Saint-Malo, Pierre Giraud, la confirma par un document qui a été publié dans le cartulaire de l'abbaye de Saint-Georges : « *Capellam de Sancto Gordiano com porcionibus decimarum et oblationibus suis* ».

Il semble que, peu après, la chapelle fut érigée en paroisse et séparée de Tinténiac.

Quelques années après, Raoul, également évêque de Saint-Malo, régla les droits du recteur pour son église, les dîmes des blés et des vins devant rester à l'abbesse de St-Georges.

En 1442, le Pape Eugène IV confirma ces dispositions.

C'était l'abbesse de Saint-Georges qui présentait le recteur.

La paroisse fut rétablie après le concordat de 1801, puis supprimée en 1814 et réunie à Langouët, mais en 1826 une ordonnance royale la rétablit.

L'église est dédiée à saint Gordien, martyr du IV<sup>e</sup> siècle. C'est un édifice extrêmement simple, composé d'une seule nef à chevet droit; le mur nord semble être un reste de la première église, les autres parties remontent au XV<sup>e</sup> siècle. Le petit clocher à flèche d'ardoise a été refait au début du présent siècle; la porte ouest est en arc brisé; tout contre est un ancien écusson martelé: il portait jadis les armes des Robert, seigneurs de Saint-Gondran du milieu du XV<sup>e</sup> siècle à la fin du XVI<sup>e</sup>. Le côté méridional montre une porte d'architecture flamboyante, ainsi qu'un petit cadran solaire en ardoise et le nom de celui qui le fit exécuter, Charles Le Bret. On y rencontre encore deux écussons aux armes de la famille Robert; la partie droite de ce mur possède une belle corniche à modillons et à linteau orné d'arcs trilobés. Le pignon oriental montre une grande fenêtre flamboyante avec la décoration de choux frisés habituelle aux édifices de la fin du

Moyen-Age. Une partie du nobilier ancien est conservée: banc seigneurial avec un écusson bûché et un autel dédié au rosaire. Les fonts baptismaux cylindriques sont décorés de quatre têtes d'hommes et des armes de la famille Robert. Un bénitier octogonal en granit a une inscription en lettres gothiques du XV<sup>e</sup> siècle. On y voit encore une statue en pierre du XVI<sup>e</sup> siècle et une croix-reliquaire du Saint Sépulcre.

## 2. - QUEBRIAC

Cette paroisse existait dès le XII<sup>e</sup> siècle: on sait que Pierre Giraud, évêque de Saint-Malo, confirma vers 1190 les moines cisterciens de la Vieuville, en Epiniac, dans la jouissance d'une dîme, don de Geffroy de l'Épine et de sa mère. Voici ce qu'en écrit l'historien de la Bretagne, dom Morice :  
*«Ex dono Gaufredi Spine junioris et matris sue in parochia de Québriac parvulam decimam ad hanc terre »*. Cette dîme continua à être perçue jusqu'à la suppression de l'abbaye, à la Révolution.

Dès le XII<sup>e</sup> siècle, on connaît le nom des seigneurs de Québriac. Ce sont : en 1133 Payen; en 1147 Guillaume, et Thomas en 1183. Leurs descendants, attachés à la cour ducale furent premiers écuyers héréditaires de Bretagne, en raison de leur seigneurie de Brécé, en Noyal-sur-Seiche. Cette fonction y était attachée. Le prieuré-cure fut établi au XII<sup>e</sup> ou XIII<sup>e</sup> siècle par l'abbé de Rillé. En 1734, François le Lardeux, titulaire de ce bénéfice, le résigna en faveur de Vincent Clavier, chanoine régulier de Rillé. De ce moment jusqu'en 1790, les religieux de cette abbaye furent pourvus du prieuré-cure et furent administrateurs de la paroisse.

Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, le revenu net était d'environ 1000 livres de rente. Le prieur-recteur était le principal décimateur de la paroisse, rôle qu'il partageait avec l'abbé de la Vieuville, le prieur de Combour et quelques autres. La fabrique n'était guère riche : 35 livres de rente et quelques fondations, dont l'une était faite pour entretenir la lampe du sanctuaire.

Le seigneur de Combour jouissait du droit de supériorité dans l'église. En vertu de ce droit, les trésoriers de la fabrique devaient lui présenter dans son château, le jour de la Pentecôte, une miche de pain et cinq sols.

Du fait des droits de fondateur et prééminencier, le seigneur de Québriac avait son enfeu dans l'église, son banc seigneurial et ses armoiries sculptées sur les murs et peintes au sommet des verrières. Le seigneur de Québriac eut soin

de se faire maintenir dans ses droits en 1696.

L'église actuelle comprend une nef du XV<sup>e</sup> siècle avec un chevet droit percé d'une fenêtre flamboyante; elle conserve deux portes en arc brisé, à l'ouest et au sud, surmontées d'écussons en bannière, l'écusson de la porte ouest est soutenu par un ange; ces portes sont décorées de voussures multiples et d'une archivolte à choux frisés; les voussures reposent sur des colonnettes prismatiques et sont ornées d'animaux et de feuillages. Une autre porte se voit au nord.

On construisit vers le XVII<sup>e</sup> siècle une chapelle au sud de la nef, et au nord une tour à flèche aiguë flanquée d'une tourelle; la base de la tour forme une seconde chapelle. L'église est entourée en partie d'écussons couronnés formant litre.

Les seigneurs de Québriac possédaient un enfeu dans l'église; les verrières et les murailles portaient leurs armes.

L'église est pavée de pierres tombales chargées de grandes croix (XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles). Le maître-autel (1684) est attribué à Mathurin Thé, sieur du Chastellier.

Une statue ancienne de saint Fiacre se voit dans le mur extérieur du cimetière.

### 3. - LA CHAPELLE-CHAUSSEE

Le Château de la Chapelle Chaussée se trouve à la sortie du bourg, sur le bord sud de la route de Rennes.

C'est une belle construction du XVI<sup>e</sup> siècle, remaniée au temps de Louis XIII. Vers 1860, la façade sud fut transformée : la partie formant terrasse entre les pavillons fut couverte et reçut un escalier à double volée. La façade sur la route est la plus intéressante. Le corps de logis est flanqué de deux pavillons à hautes toitures et grandes souches de cheminées couronnées de frontons arrondis. Dans les angles rentrants sont deux tourelles terminées par un dôme en forme de cloche, surmonté d'un petit campanile. La pierre est apparente partout; les corniches reposent sur des consoles. Les lucarnes de style Renaissance sont ornées de pilastres et de frontons.

A l'intérieur, l'ancienne salle des gardes, de grandes dimensions, possède une très belle cheminée, malheureusement fort malmenée à l'époque révolutionnaire. Les sculptures et les armoiries ont été martelées, mais on devine encore le parti décoratif d'une grande richesse : elle était peinte et dorée. De beaux meubles, des objets et des tableaux anciens rendent cette pièce fort agréable.

Dans les autres pièces, les boiseries ont été refaites au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et sont, elles aussi, meublées et décorées avec beaucoup de soin. Tout cela est dû, ainsi que la restauration générale du château, au goût et au talent de la propriétaire actuelle.

Un vaste parc à l'anglaise, avec des arbres majestueux, fait un cadre digne du bijou qu'est ce château.

La première construction appartenait à Jean Garel, seigneur de Lerguayn, ainsi qu'il appert d'un aveu de 1445. La famille Ginguené l'acquiert en 1577. Au XIX<sup>e</sup> siècle il appartient à la famille du Verdier de Genouillac.

Paul, vicomte du Verdier de Genouillac, né à Paris, le 7 juillet 1798, épousa à Saint-Malo, le 2 février 1836, Eulalie-Marie-Mathilde de Bizien, née en cette ville, le 30 janvier 1813, fille d'Auguste, comte de Bizien, maire de la ville, et de Jeanne de Robien; il mourut au château le 19 janvier 1882 et son épouse le 5 mai 1884. Ce sont eux qui firent les transformations dont nous avons parlé.

Leur fils Henri hérita du domaine et, à la mort de sa veuve, Pierre, leur fils, leur succéda.

Il mourut voici quelques années, léguant le château à sa petite-nièce, Madame Michaut d'Alexandry, elle-même descendante du baron d'Alexandry d'Orangiani, qui joua un rôle important lors du plébiscite qui décida de l'union de la Savoie à la France, en 1860.

Le domaine, aujourd'hui complètement restauré, est en bonnes mains; bien entretenu, il a de nombreuses décennies devant lui.

#### 4. - LE CHATEAU DE BEAUVAIS, EN GEVEZE

Au IX<sup>e</sup> siècle, les terres qui constituèrent plus tard le domaine de Beauvais appartenaient aux comtes de Rennes, puis elles passèrent au XI<sup>e</sup> siècle dans la famille d'Acigné en la personne de Renaud, puîné et juveigneur de Bretagne.

En 1336, Pierre III, seigneur d'Acigné, était propriétaire de Beauvais, puis le domaine échut à son petit-fils Mathurin, lui-même juveigneur d'Acigné. Dans un aveu qu'il rendit en 1427, il est question de « l'hostel de Beauvais ».

Ses descendants le possédèrent jusque vers 1480, date à laquelle il fut acheté par Gilles Bourgneuf, dont les descendants s'illustrèrent tant au parlement de Rennes qu'à celui de Paris. Cette famille garda Beauvais jusqu'en 1587, année où Bonabes Biet du Coudray, procureur général syndic des

Etats de Bretagne, en fit l'acquisition. A sa mort, sa fille Perrine, qui avait épousé Gilles de Lescu, seigneur du Colombier, l'eut en héritage.

Beauvais devait demeurer jusqu'en 1779 dans cette famille de riches parlementaires bretons.

En 1679, Louis XIV érigea la terre de Beauvais, châtelainie d'ancienneté, en comté au profit de Gilles II de Lescu. Le dernier membre de cette famille n'eut pas d'héritier mâle, et c'est à une lointaine parente, elle-même la dernière de sa famille, Agathe de Trécesson, qu'échut le domaine de Beauvais. Quelques années plus tard, en 1783, celle-ci le céda à Jean-François Dacosta, seigneur de la Fleuriais. Ce personnage était issu d'une famille israélite livournaise; son père était venu se fixer à Rennes dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, s'était converti au catholicisme et avait acquis une charge de secrétaire du roi qui lui avait valu l'anoblissement.

La famille Dacosta était très puissante, elle avait de gros intérêts dans l'armement nantais et havrais; elle possédait également des affaires de drap à Reims.

Dès 1775, Jean-François Dacosta, avec son associé nantais, avait pris parti pour les Insurgents américains et les avait aidés en leur vendant des armes. Il continua pendant toute la guerre d'Indépendance, mais les corsaires anglais causèrent de sérieux dommages à ses propres navires et la Révolution le mit en fâcheuse posture financière. Dès ses débuts, il adopta les idées nouvelles, et lorsque le conventionnel Carrier vint en mission à Rennes en 1793, il nomma Dacosta membre de la municipalité révolutionnaire.

Après Thermidor, Dacosta rentra dans la vie privée. Le Blocus Continental acheva sa déconfiture et, en 1812, Beauvais fut saisi et vendu judiciairement.

Paul, comte de Robien, s'en rendit acquéreur.

La propriété resta dans cette maison jusqu'en 1953.

De l'ancien « Hostel de Beauvais », il reste actuellement deux portes en anse de panier qui indiquent le XV<sup>e</sup> siècle finissant.

C'est au siècle suivant que l'ensemble des bâtiments fut rebâti, vraisemblablement sur les anciennes fondations.

Après que Beauvais eut été érigé en comté, Gilles de Lescu procéda à un nouvel aménagement en divisant les grandes salles par des cloisons et en y plaçant des boiseries, des cheminées de marbre et des parquets dits de Versailles. Il rem-

plaça les lucarnes des combles, qui devaient être en tuffeau (comme l'attestent encore leurs soubassements), par d'autres en bois, accostées d'ailerons dans le plus pur style du moment. Il construisit également le petit pavillon carré à dôme à l'impériale, à l'angle nord-est du grand bâtiment.

Après cette date, Beauvais subit très peu de transformations. Le XIX<sup>e</sup> siècle ne le toucha pratiquement pas; seules quelques fenêtres perdirent leurs petits bois et trois grandes lucarnes hors d'échelle vinrent enlaidir l'aile de gauche.

Au cours de la seconde guerre mondiale, une partie fut abandonnée et laissée sans entretien.

Tel était l'état dans lequel nous trouvâmes le domaine en 1954, lorsque nous en fîmes l'acquisition.

Durant les quinze années qui viennent de s'écouler, nous avons procédé à une restauration complète. Elle a consisté dans la réfection des couvertures, la réparation des épis de faite en plomb, du XVII<sup>e</sup> siècle, la remise en état de toutes les menuiseries, le nettoyage du granit fâcheusement peint et la réfection des enduits.

A l'intérieur, le grand escalier fut nettoyé et débarrassé du décor en étoffe du début du siècle, les boiseries réparées, deux cloisons du XIX<sup>e</sup> siècle enlevées, le dallage en carreaux de terre cuite anciens refait ainsi que divers enduits. La cuisine du XVI<sup>e</sup> siècle fut restituée dans son état d'origine.

Nous avons également retracé les pelouses et dégagé le bois de tout ce qui l'encombrait.

Beauvais est encore entouré par des terrassements en forme de carré dont il reste approximativement les deux tiers prévus au XVI<sup>e</sup> siècle pour renforcer la défense.

Aujourd'hui, Beauvais se présente à peu près comme il pouvait se trouver au temps du Roi Soleil.

Sur la cour d'honneur, au sud, le grand corps de logis comporte un rez-de-chaussée surélevé, un premier étage et des combles. La maçonnerie est en moellons avec un enduit de chaux grasse; les baies sont encadrées de granite taillé. La porte d'entrée, précédée d'un perron à double révolution, est accostée de deux pilastres coniques et surmontée d'un fronton. A l'étage la fenêtre au-dessus est ornée de deux pilastres coniques. La lucarne, en granite est couronnée d'un fronton courbe, au centre duquel sont, bien qu'effacées, les armes de Bonabes Biet. La corniche, qui couronne tous les bâtiments, montre des consoles en pierre du Quiou. Les autres lucarnes

sont en bois, et des ailerons les encadrent. Les deux tours présentent les mêmes caractéristiques; leurs toitures sont en dômes. L'aile de gauche, de moindre hauteur, est traitée de la même manière.

De hautes cheminées, à couronnement analogue à la corniche, ornent les hautes toitures. La façade nord à un aspect plus pittoresque. Au centre, un haut pavillon est sommé d'une toiture à forte pente. Dans le comble, une petite lucarne en pierre blanche a gardé son écusson où l'on devine les armes de Bonabes Biet.

Les baies et les lucarnes sont analogues à celles de l'autre façade. Outre les deux tours, deux petits pavillons couverts en dôme à l'impériale en font une élévation pleine de charme. Une petite tourelle carrée est couverte en flèche.

Tous les épis en plomb sont anciens. La plupart sont décorés d'une tête de lion et d'un soleil.

La façade ouest, très simple, n'a de fenêtres qu'au rez-de-chaussée.

A l'intérieur un grand escalier en granite, à mur d'échiffre, est sommé d'une voûte de bois en plein cintre. De nombreuses pièces ont gardé leurs boiseries, leurs cheminées de marbre et leurs parquets à panneaux; de vastes cheminées de granite et des poutres apparentes donnent un caractère rustique à certaines pièces.

Enfin, dans les angles rentrants sont percées des meurtrières qui permettaient de prendre un assaillant en tir frisant.

Raymond CORNON